

en ligne en ligne

# BIFAO 73 (1973), p. 155-176

# Gérard Roquet

Espace et lexique du sacré : autour du nom du « ciel » en vieux nubien.

### Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

### Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

## **Dernières publications**

9782724710922 Athribis X Sandra Lippert 9782724710939 Bagawat Gérard Roquet, Victor Ghica 9782724710960 Le décret de Saïs Anne-Sophie von Bomhard 9782724710915 Tebtynis VII Nikos Litinas 9782724711257 Médecine et environnement dans l'Alexandrie Jean-Charles Ducène médiévale 9782724711295 Guide de l'Égypte prédynastique Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant 9782724711363 Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE) 9782724710885 Musiciens, fêtes et piété populaire Christophe Vendries

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

# ESPACE ET LEXIQUE DU SACRÉ: AUTOUR DU NOM DU « CIEL » EN VIEUX-NUBIEN (1)

Gérard ROQUET

### I

### COPTE 22PABAI > VIEUX-NUBIEN 22PMI

§ 1. Je ne sache pas que l'on ait avancé une étymologie du mot attesté en nubien médiéval :

singulier: 2APM1

pluriel: 2APMI-TOY

Les deux formes du mot sont nettes, en dépit de la précieuse rareté de nos sources (voir plus loin § 7).

Le sens ne fait aucun doute : le mot en question désigne le « ciel » ou les « cieux », c'est-à-dire la voûte céleste mais aussi et surtout, dans ces documents de la Nubie chrétienne, 2APMI est un nom du « ciel » des chrétiens, « ciel » de l'homme biblique et, plus précisément encore, « ciel » des Evangiles, de Saint Paul et des Pères. La charge théologale et théologique du mot est évidente, qu'il soit mentionné dans une version des « Canons de Nicée » ou sur d'obscurs graffiti.

- § 2. Griffith (2) et Zyhlarz (3) ont vu dans ce terme un emprunt sans néanmoins proposer un étymon précis.
- (1) Voir BIFAO 71 (1972), pp. 97-118. Abréviations, voir même article, p. 118; ajouter: CDN = F. Ll. Griffith, Christian Documents from Nubia, London, 1928.
- CD = W.E. Crum, A Coptic Dictionary, édition 1962, Oxford.
- IF = M. Krause, Inschriften aus Faras, dans
   F. Altheim et R. Stiehl, Christentum am
   Roten Meer, Berlin New-York, 1971,

pp. 487-508.

NTCP = F. Ll. Griffith, Nubian Texts of the Christian Period, Berlin, 1913.

M = mahasi; K = kenuzi; D = dongolais. v.-c. = vieux-copte.

- (2) NTCP, p. 72: «2 h (Coptic) in two words TO20NAE, 2APMI in the intelligible texts ».
  - (3) GNG, p. 185 a; cf. aussi § 49.

Il faut, à mon sens, voir dans 22PMI une forme assimilée en nubien de *l'une ou l'autre* des variantes dialectales coptes du nom du « tonnerre » :

Α	а грочвы	а' гроувваі	: sa idique.
		а" гроувваеі	: sa idique.
		а′′′ гровоет	: sa idique.
	b Japabai	b' xapabai	: bohaïrique.
	c syparei	c' 22P2B21	: fayoumique.
В	д зьолице		: sa idique + akhmimique.
	е гроунтие		: sa idique.
	f грмпе		: sa idique.
C	д гроунвн		: sa idique (1).

Pour ce dernier exemple, faut-il songer à une erreur ou à une contamination (cp. infra, p. 162 n. 1) avec une forme comme S.B. -EBH  $< bj \ jt$  dans B. METEBH « stupeur », « extase » (signifiant « ensemble de choses étonnantes », « état d'étonnement » selon le schème que l'on pose à la base de EBH: soit en  $-\dot{u}:ja$ , \* $ib\ \ \dot{u}:ja$ , soit en  $-\dot{u}:\ \ ja$ , \* $ib\ \ \dot{u}:\ \ ja$ )?

Les formes du groupe B reposent sur \* $hrw-n-p\cdot t$ : aucune attestation de ce syntagme nominal ne m'est connue; le *Dictionnaire* de Budge donne  $hrw-n-p\cdot t$  sans référence <sup>(2)</sup>. Les formes du groupe A reposent sur \*hrw-bj3 « voix, bruit du firmament ». Bj3 avec le sens de « firmament », « ciel » est tardif <sup>(3)</sup>.

Comme C. Leemans, en 1835, l'avait déjà expliqué de façon pénétrante dans son commentaire aux Hieroglyphica, l'àépos  $\varphi \omega v \dot{\eta}$  de Horapollon (Hier., I, 29) démarque exactement le copte 2POYBAI (et var.). Un siècle auparavant, le pionnier des études coptes que fut Jablonski avait remarqué que le mot copte OYGI (B) rendait compte de l'équivalence  $\mu \alpha \kappa \rho \dot{\delta} \theta \varepsilon v = o \dot{\nu} \alpha \dot{\varepsilon}$  du texte de Horapollon. Les commentaires récents n'ont rien ajouté, si ce n'est que OYGI provient de

```
réfère à WB III, 325 et I, 439.

(2) Budge, A Hieroglyphic Dictionary, I,
```

p. 560.

<sup>(1)</sup> Sur ces formes, CD, 28 a; 631 a; 702 a; 705 b; Kasser, Compléments au Dictionnaire Copte de Crum, Le Caire, 1964, p. 101, s.v. 2POOY; Westendorf, Koptisches Handwörterbuch, Heidelberg, 1965, p. 21, s.v. BAI, qui

<sup>(3)</sup> WB I, 439, 9.

 $w_j^2 j$  « être éloigné ». Horapollon superpose donc pour le nom égypto-copte du tonnerre, 2POYBAI (le grec donne  $\beta \rho o \nu \tau \dot{n}$ ) une double étymologie :

- 1) exacte (pour nous): 2ρογβλι : ἀέρος Φωνήν : «voix de l'air»;
- 2) pseudo-savante : 2ρογ + ογει / οὐαιἐ : Φωνήν μακρόθεν : « voix de loin ».

La proximité articulatoire du  $\mathbf{s}$  et du  $\mathbf{o}_{\mathbf{Y}}$  copte (cf. CD, 27 ab), phénomène reconnu depuis longtemps, favorisait l'interprétation du second élément du syntagme  $\mathbf{2Po}_{\mathbf{Y}BAI}$  par  $o\dot{\mathbf{v}}ai\dot{\mathbf{e}} = \mathbf{o}_{\mathbf{Y}EI}^{(1)}$ , d'où « voix de loin » : cette double explication en elle-même nous incite à penser que pour Horapollon lui-même le choix demeurait incertain, les questions d'étymologies précises n'étant pas le moins du monde l'objet de ses dissertations ...

Sauf une fois (2), 2POY(B)BAI, DAPABAI est féminin, ce qui, à première vue, ne laisse de surprendre. Entre les états anciens de la langue égyptienne et le copte, les changements de genre sont assez fréquents pour avoir suscité récemment une excellente étude : je tiens pour très satisfaisante l'explication proposée par S. Morenz et développée par P. Nagel (3) : le genre du mot grec (à traduire) a pesé

(1) Sur 2poyrai : hapabai, voir et comparer 1) C. Leemans, Horapollonis Niloi Hieroglyphica, Amsterdam, 1835, commentaire à I, XXIX, p. 238; 2) CdE XVII/35 (1943), p. 65, s. 29, dépend de 1; 3) Stricker, De Overstroming van de Nijl, Mededel. en Verhandelingen, nº 11, 1956, p. 33, n. 148; 4) BIFAO 62 (1964), p. 23 et n. 3; 5) Westendorf, Kopt. Handwörterbuch, fasc. 1, 1965, p. 21; 6) Nagel, Die Einwirkung des Griechischen auf die Entstehung der koptischen Literatursprache, dans Altheim et Stiehl, Christentum am Roten Meer, 1971, p. 339. La récente étude de E. Graefe, Untersuchungen zur Wortfamilie bj3-, ne fait pas mention de 2POYBAI. Quant à l'étymologie hrw-B'l > 2POYBAI (cf. 3: Stricker), elle se heurte à des difficultés phonétiques qui incitent à la refuser : le [1] en égyptien est stable en toutes positions quel que soit l'entourage phonétique, quand il s'agit d'un [l] non alternant avec [r], donc d'un [1] authente phonologique : or le copte prouve que le [l] d'un mot sémitique emprunté et bien assimilé par le néo- ou le bas-égyptien est : a) resté x dans tous les dialectes, b) et n'est jamais caduc ou réduit à -ו: exemples, אָיַל «cerf»: פּוֹסְץְא (+ var.); מנדל (tour» : אפנדשא (+ var.); גמל «chameau»: бъмоүх (+ var.); enfin le dérivé d'Ancien Empire sur le nom de Gebal, Kbn: kbnt «la giblite» a laissé en copte les variantes du nom de bateau sinoyux, devenu masculin. Ce traitement du [1] sémitique en finale de mot (masculin et féminin) est cohérent en copte : donc hrw-b'l ne peut rendre compte phonétiquement de 2POYBAI.

- (2) Cf. Nagel, op. cit., p. 339, n. 44.
- (3) Op. cit., pp. 327-355, surtout p. 339.

sur le mot copte; on assiste là à une sorte d'emprunt de genre seul. Le copte « littéraire » est langue de traducteurs; ainsi une partie importante de la documentation copte dépend-elle de la langue grecque (textes bibliques ou pseudépigraphes; corpus gnostique ...).

§ 3. Cette «voix du ciel» est une métaphore ancienne, qui, peut-être pour des raisons de tabou verbal, désigne un phénomène météorologique redouté <sup>(1)</sup> comme un cataclysme qui perturbe l'ordre équilibrateur des éléments du cosmos sans cesse en conflit latent : nommer directement l'une de ces forces primordiales pouvait risquer de l'éveiller en l'appelant à être, puisque le *nom* créait la *chose*.

En Egypte, l'image est attestée dès les *Textes des Pyramides*; la métaphore est supportée par le verbe *mdw* dans tels passages qui évoquent le tonnerre déchaîné lors de l'« ascension » royale :

« le ciel parle, la terre tremble » (2).

Il est assez fréquemment question dans les textes égyptiens du signe ou véhicule de l'orage (3); je me demande si l'expression ne désigne pas « le bruit, le fracas de celui qui roule » au ciel; à travers celui-ci, les eaux d'enhaut, selon une conception fort répandue et très primitive, sont censées se précipiter sur le sol et le frapper à coups redoublés (cf. le nom de la pluie en égyptien : proprement « celle qui bat », « (pluie) battante », § — w, § — , hwt, cf. 2000 MIG (4)). Dans cette hypothèse, il faudrait comprendre le qrr, puis qrj,

- (1) Sur l'effroi qui va de pair avec les signes de l'orage, voir, par exemple, le texte du sarcophage de Khnoum-Nakht, M.A. Murray, *The Tomb of Two Brothers*, London, 1910, pl. 2, ligne horizontale 1.
  - (2) PT 1120a PN = PT 1110a P = PT 549a T.
- (3) WB V, 58,8. Sur les composés à premier élément *hrw-* « voix », « bruit » de ..., RT 38 (1917), 196.
- (4) WB III, 49 et CD, 732a. Les coïncidences de motivation sémantique sont souvent remar-

quables en ce qu'elles manifestent à travers un contenu verbal un contenu de conscience analogue : le français comme l'égyptien auront observé la pluie et les nuages et les deux ont vu la pluie « battre » le sol ou les plantes qu'elle couche ; les deux ont vu « rouler » les nuages gonflés comme des outres. La sémantique comparée sera un domaine de l'analyse du psychisme collectif stratifié dans les langues : chaque mot a été ou est un choix individuel, puis collectif et social devant les

choses de l'univers et le milieu de l'homme. Tout n'a pas sombré de ces choix « sensoriels » les plus primes de l'homme, situé au centre des éléments informes qu'il devait nommer: la comparaison au niveau de la sémantique permet de déchirer le voile; un nom ne spécifie, de la chose à nommer, qu'une certaine modalité de la perception de cette chose, mais les convergences perceptives sont fréquentes entre les langues les plus diverses. - Conséquences de ces vues : pour un locuteur français «nuage» est immotivé, «pluie» de même; mais si je dis qu'un nuage « roule » ou que tombe une pluie « battante », je précise ma perception que je vise à communiquer et l'image est si juste qu'elle s'est imposée dans la langue au point de devenir patrimoine commun; on a re-motivé « nuage » et « pluie » qui étaient devenus des mots «opaques» sur le plan étymologique, à travers plusieurs millénaire d'usage et d'usure depuis leur état

« motivé » indo-européen. Or le nom de la « pluie » en ancien-égyptien est, si l'on en sciemment relié au verbe « frapper » (à coups redoublés): la pluie «bat», «frappe»; ce lien, probablement senti comme transparent pour les locuteurs d'Ancien et (peut-être) de Moyen Empire, est - selon toute probabilité — disparu à l'époque où un copte parlait de 2007 MIIE (A) ou de MOY N200Y (B). Pourtant l'historien de la langue reconnaît dans 210Y6 (SAA 2), 210Y1 (BF) «être frappé » etc. l'état évolué de l'ancien verbe **§**, § ⅓ liwj « frapper ». Le nom de la pluie en copte est devenu immotivé, d'où les syntagmes redondants du type «eau de pluie» = «pluie» моу нафоу (В). De la même façon, le rapport de base à dérivé (ou de forme de fondation à forme fondée) qui unit tonner et étonner n'est plus senti en français parlé.

Bulletin, t. LXXIII.

21

§ 4. Cette appellation du tonnerre « voix du ciel » ou mieux « bruit du ciel » se retrouve tout naturellement en de nombreuses langues.

A Ugarit, par exemple, la représentation de la « brèche » ou de la « fenêtre » dans le palais céleste de Ba al ressort d'un texte comme celui-ci :

« Je vais charger Kothar, le maritime Kothar le....
d'ouvrir une fenêtre dans la demeure, un orifice à l'intérieur du palais, et il ou[vri]ra une brèche dans les nuées selon ton av[is], Kothar-Kasis.»

160

El Ba'al fait entendre sa voix sainte, désignation du tonnerre (1). Il est par ailleurs bien connu que l'autre nom ugaritique de ce dieu « tonnant » est Hadad, dont on rapproche l'arabe hadda « briser » el hāddu « grondement », hāddat « tonnerre ».

En hébreu biblique, les théophanies qui secouent l'homme du frisson de terreur sacrée face au Tout-Autre sont scandées par les « voix d'Elohim » (2) ou, selon d'autres traditions, par la « voix de Iahvé » (3) : le Tonnerre révèle le Sacré :

« Les eaux t'ont vu, Elohim, les eaux t'ont vu, elles ont tremblé, même les abîmes se sont émus, les nuées ont déversé leurs eaux, les nuages ont donné de la voix, même tes flèches tourbillonnaient, Voix de ton tonnerre en son roulement : Les éclairs illuminèrent le monde, la terre s'émut, elle fut ébranlée » (h).

(1) A. Caquot et M. Sznycer, Les Religions du Proche-Orient, Paris, 1970, trad. du poème de Ba<sup>e</sup>al et d'Anat II AB, col. VII, 15-29.
(2) Exode, 9, 28; 19, 16; 20, 18; I Samuel, 7, 10; 12, 17.

(3) 2 Samuel, 22, 14 et Psaume, 18, 14; Psaume, 29; Job, 37, 4; 40, 9; Amos, 1, 2;

Jérémie, 10, 13 = 51, 16; 25, 30; Joël, 2, 11 et 4, 16.

(4) Psaume, 77, 17-19. — La caractérisation anthropomorphique des éléments déchaînés est un procédé utilisé par toutes les littératures anciennes, mais les langues sémitiques « imagent » volontiers l'univers par référence

Ancien comme Nouveau Testament, le milieu biblique tout entier retentit de cette voix-là. Nous verrons ci-après l'incidence de la tradition biblique sur le sens spécifique du mot vieux-nubien 2APMI (§ 6).

Autre exemple et nous nous limiterons là : à Siwa, le parler berbère de la célèbre oasis désigne l'orage ou son approche en disant que « le tonnerre parle » isawāl  $arr^c \bar{a}d^{(1)}$ .

- § 5. Les seules formes du bohaïrique hapabai et du fayoumique 2APABCI, 2APABAI paraissent des étymons acceptables du vieux-nubien 2APMI. Mais cette étymologie ne va pas de soi.
- 1°. La présence du graphème 2 trahit un mot étranger au vieux-nubien. Le phonème qu'il représente n'appartient pas au système phonologique de cette langue. Comme Griffith l'a implicitement suggéré (2), la recherche de l'étymon est donc orientée vers une langue où ce phonème existe.
- 2°. Dans le tableau des 12 variantes dialectales du nom du « tonnerre » en copte (supra § 2), les formes suivantes ne peuvent phonétiquement être à la base de 2APMI, à cause de la présence de -OY-, dont aucune trace n'apparaît en v.-n.:

Аа гроувы, Aa' гроуввы, Aa'' гроуввые, Aa''' гровоеі, Bd гроумпе, Be гроумпе et Cg гроумвн.

à l'homme. La poésie biblique ne craint pas les audaces les plus saisissantes :

Une averse d'eau a passé l'abîme a fait entendre sa voix le soleil a levé ses mains là-haut

(Habacuc, 3, 10).

Toutes les mémoires voient descendre les « mains » vivifiantes du Soleil de l'*Empyrée-d'Aton* (*ht-jtn*): la même image vit dans la pierre amarnienne. Variation fortuite sur le même thème? Le poète biblique, venu bien

après, fait se retourner vers Iahvé, maître du ciel, les mains du soleil, qui cherche merci. Comparable jusque dans la formulation à l'hymne d'Akhenaton, le psaume 104 met en scène la « voix du tonnerre » et le poète de Job « le tonnerre de la puissance » divine : dans la Bible, tous les éléments sont domptés, sinon apprivoisés par Dieu.

- (1) E. Laoust, Siwa. I. Son parler, Paris, 1932, p. 303, s.v. tonner.
  - (2) Cf. *supra*, p. 155 n. 2.

La variante bohaïrique Ab' XAPABAI peut être négligée à cause du x-. Restent donc à considérer : Ab DAPABAI, Ac 2APABEI, Ac' 2APABAI, et peut-être Bf 2PMIIE. Pour ces 4 formes dialectales de même contenu, faut-il envisager la possibilité d'un croisement ou d'une contamination (1) au niveau même de l'emprunt : le produit aurait donné 2APMI? Hypothèse qui rendrait compte du [m] de 2APMI, si nous n'avions une explication bien plus contraignante pour la présence de ce phonème dans le mot vieux-nubien (voir 3°, a,  $\beta$ ).

se sont produits (a) une altération de l'expression, (b) une variation du contenu:

(a) — redistribution syllabique: le trissyllabique copte devient, par syncope du -x- de la seconde syllabe, dissyllabique en v.-n.

(1) Phénomène fréquent trop souvent méconnu en lexicologie. Deux (au moins) lexèmes, proches par la forme et par le sens, se superposent dans la conscience du locuteur qui les réalise phonétiquement de façon aberrante en les mélangeant : le produit est un « monstre » pour 1'étymologiste, mais le mot en question peut avoir la vie si dure qu'il finit par s'imposer comme seul lexème viable. Černý a signalé (BIFAO 52 [1952], 139) le (pour le sens, cf. RdE 21 [1969] 147) et de d³mw 1 1'hybridation même de ces deux derniers mots invite à poser des sens voisins pour l'un et l'autre. - L'hybridation est plus subtile qui affecte le nom du «flot» en sa'idique мro < mtj < mtr <d'une part, et d'autre part

celui de la « profondeur » (de la mer) qui, en sa'idique, est muo, emuo, mais aussi muo (voir W. Westendorf, o.c., fasc. 2, p. 103 et n. 6; voir aussi CD, 193 b, 1. 13-14). A la base de S. мтф, ємтф: В. ємоф, on posera \* $iMD\acute{a}: > *iMT\acute{a}: > *iMT$ = schème iXXá : Wa. A la base de S. MTO. on posera un schème de structure iXXáXXi ou il2á33i, soit, iMTáRRi, puis palatalisation du [r] tendu (ou long, si l'on préfère), d'où iMTáJJi (palatalisation provoquée par assimilation de consonne à voyelle [i]), puis, après chute de la voyelle finale, l'évolution du mot se poursuit de iMTái à l'étape attestée en copte aMTó (même schème, même évolution phonétique, même structure du mot en copte 200 < htr «cheval»).

- changements phonétiques :

Le [i] de 2NPMI doit être bref; et le vieux-nubien, dans ce mot, comme dans tous ceux de la série sus-mentionnée, traite ce -1 comme un morphème qui, selon les états du mot, s'efface ou se combine à d'autres morphèmes (2): ce -1 est réinterprété, après emprunt, en fonction du nubien; le même phénomène de déglutination d'une finale de mots grecs adaptés en vieux-nubien s'explique par la coïncidence (plus ou moins complète) de la finale des mots grecs avec un morphème mobile en finale de mot vieux-nubien (3): ainsi,

μυστήριον donne v.-n. ΜΥСΤΗΡ - par déglutination de -ιον; εὐαγγέλιον donne v.-n. ΕΥΑΓΓΕΑ- par déglutination de -ιον; θυμιατήριον donne v.-n. ΤΙΜΙΑΤΙΡ- par déglutination de -ιον; coïncidence de -ιον avec v.-n. -ειον (4).

```
(1) Griffith, NTCP, p. 72 et 73.
(2) Zyhlarz, GNG, § 62.
(3) Id., o.c., § 54.
(4) Id., o.c., § 264.
```

Bulletin, t. LXXIII.

β) — copte -в- > v.-n. -м-. Cette discrépance des deux labiales doit être expliquée : pourquoi pas -в- en v.-n.?

Dans cette langue, le B, qui apparaît sporadiquement, ne représente pas une consonne phonologique (1). Dans un emprunt bien assimilé comme 2APMI devenu un lexème usuel et fréquent (voir § 7), on n'attend pas un B. De plus, le groupe -PM- apparaît une fois en dehors de 2APMI dans le syntagme APMCKIPE (2), alors que le groupe -PM- se rencontre dans AAPMNE, OPMI, OPMA, CAPMI, TEPMEKKI, tous mots soit empruntés, soit inexpliqués (3). Entre ces deux possibilités théoriques, -PM- ou -PM-, la langue, en refondant cet emprunt, a imposé la seconde solution avec 2APMI: les règles phonotactiques de cette langue laissaient le choix, mais l'influence de 2PMME sur l'emprunt n'est pas à exclure, comme nous l'avons signalé plus haut (§ 5. 2°).

(b) — Déplacement sémantique notable : « voix du ciel» > « ciel » (voir II).

(1) NTCP, p. 71: «8 once in ABBA for ATITA «for», otherwise only representing Gk.  $\beta$  in borrowed names». Voir aussi GNG, p. 14, § 14 d. En fait le 8 n'apparaît, hormis son usage comme chiffre, que dans quelques emprunts, dans certains toponymes et dans l'onomastique:

- a) emprunts : АЛАВОЛОСІ, ХЕРОУВЕІН,
   васілеу, васа, вас (NTPC, р. 13;
   IF, 2, 1. 1-2, р. 488).
- b) toponymes: внолем (NTCP, p. 131); омвн (IF, 4, 1. 13, p. 498).
- c) onomastique : АВРАМ et АПРАМІ (NTCP, p. 127; CDN, p. 7, l. 9); ГАВРІНА (NTCP, p. 127); ТАКОВ (NTCP, p. 127, l. 10); on constate encore l'alternance в/п

dans le nom du roi κογ λπ̄ (IF, 2, l. 2, p. 488)/κογ λανβε[c.

Le nom du «péché» en v.-n. EATTE est un emprunt assuré au copte NABE; comme le v.-n. ne tolère pas en initiale le phonème [n], 

[n] est régulier et attendu (NTCP, p. 72); 
or le v.-n. répond par [p] au B copte de NABE: raison de plus pour conclure au caractère non phonologique du B graphique en vieux-nubien: étranger au système phonologique, ce phonème copte B est représenté par [m] dans 2APMI et par [p] dans EATIE.

- (2) NTCP, p. 88; GNG, p. 172 a.
- (3) GNG, §§ 53-56 et les index de NTCP et GNG, s.v.

II

### LA QUESTION DU SENS DE 2APMI

- § 6. La dépendance lexicale constatée ici entre la langue de la Nubie médiévale chrétienne et la langue copte renvoie à l'univers théologique et à la formulation lexicale du Nouveau Testament. Ciel de théophanie, le ciel du Nouveau Testament est proprement le « milieu divin » : Dieu se manifeste dans une *voix* qui vient du ciel. Ainsi Jean, 12, 28-29 :
- version grecque: πάτερ δόξασόν σου τὸ ὄνομα: ἦλθεν οὖν Φωνή ἐκ τοῦ οὐρανοῦ καὶ ἐδόξασα καὶ πάλιν δοξάσω. ὁ οὖν ὄχλος ὁ ἐστώς καὶ ἀκούσας ἔλεγεν βροντὴν γεγονέναι.
- version Vulgate: ... Venit ergo vox de caelo ... dicebat tonitruum esse factum. versions coptes: sa idique ερογμπε; ερωγμπε; ερωγμπε; ερωγμπε; ερωγμπε; ερωγμπε; ερωγμπε; ακhmimique ερωγμπε; bohaïrique βαραβαί.
- Autre exemple : Apocalypse, 6,1 : versions grecque : ἤκουσα ἐνὸς ἐκ τῶν τεσσάρων ζώων λέγοντος ὡς Θωνῆ.
- version Vulgate: audivi unum de quattuor animalibus, dicens, tanquam vocem tonitrui.
- versions coptes: sa idique et akhmimique: ερογμπε; bohaïrique: βαρακαι.

Dans la plupart des textes coptes où le nom du tonnerre est attesté (quelle que soit la variante dialectale), la source est biblique et le contexte théophanique (ainsi Job, 26, 14; Psaume 76, 18, cité plus haut § 4; Apocalypse 10, 4; Jean 12, 29; 1 Samuel 2, 10; Psaume 29, 3). Le Christ lui-même conférera à certains de ses apôtres le surnom de « fils du tonnerre » : 2POYBBAI (Marc 3, 17) (1).

(1) Cf. P. Nagel, Die Einwirkung des Griechischen auf die Entstehung der koptischen Literatursprache, dans F. Altheim et R.

Stiehl, Christentum am Roten Meer, I Bd, 1971, p. 339, n. 44.

- § 7. Ceci posé, il nous faut examiner en vieux-nubien les contextes du mot 2APMI.
- 1°. 22PMZAON: «en provenance) du ciel» (1).

166

- 2°. СКІТЕІДОНІГОУНІКА (...) гармадоніка : « (il a désiré) ce qui est de la terre (...) (et il a haï) ce qui est du ciel » (2).
- 3°. ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ  $\gamma \tilde{\eta} = 2$  ΣΡΜΝΑ ΟΝ  $\tilde{C}$ ΚΤΉΑ : «(jusqu'à ce que passent) le ciel et la terre » (Matthieu 5, 18) (3).
- 4°. Les textes suivants sont tirés d'un discours mis sur les lèvres du Christ à ses Apôtres avant qu'il ne « monte au ciel » :

  2[ΔΡ]ΜΙΓΟΥΓΆλΕ ΚΕ[Δ. δ]Ο.Δ. λ. (4).
- $5^{\circ}$ . Même syntagme: 2λΡΜΙΓΟΥΓΊλΕ ΚΕΛΑδΟΛΛΕΝΝΑ (5).
- 6°. Même syntagme : 2λρμογγογγάλε κε λλολλικά (6).

  Exaltation eschatologique de la Croix, dans un décor de Jugement dernier.
- 7°. Même syntagme: 2λΡΜΙΓΟΥΝ (...) ΚΕΔΑ δΟΔΑΝΝΑΝΑ (7).

  Cette phraséologie exemples 4, 5, 6, 7 est héritée en droite ligne de la scène d'Ascension peinte par les Synoptiques et les Actes des Apôtres (Marc 16, 19; Luc 24, 50; Actes 1, 2; 9-12); c'est la formulation johannique qui évoque de la façon la plus nette la « montée » vers le Père : ἀναβαίνω πρός τὸν πατέρα μου καὶ πατέρα ψμῶν (Jean 20, 17).
- 8°. A ses Apôtres, le Christ révèle les mystères « du ciel et de la terre » : 2λρΜἦλ. ΦΝΓΟΎΚΑ ΟΝ ĊΚΤΑΛΦΓΟΎΚΑ (8).
- 9°. Le colophon de l'Hymne à la Croix oppose ciel et terre en ces termes : 2λρΜΙΑΦΝ ΠΑΡΑΔΙΟΟΟΝ ΨΑΚΑ ΕΝΝΟ ĊΚ[Τῆ]ΛΦ « du ciel la porte du paradis et ici sur terre » (...) (9).

  On aura remarqué la fréquence toute biblique du couple ciel//terre, dont les deux termes ou s'opposent ou s'appellent pour désigner l'univers (voir exemples 2, 3, 8, 9 : ĊΚΙΤΕΙ-//2λρΜΙ-).

```
(1) NTCP, p. 16: K. XX, fo 11a, 6-7.
```

<sup>(2)</sup> NTCP, p. 16: K. XX, fo 11a, 11-12.

<sup>(3)</sup> NTCP, p. 28 : L.: Pr : (= 103), 1.

<sup>(4)</sup> NTCP, p. 42: St. 2, 2.

<sup>(5)</sup> NTCP, p. 43: St. 3, 2.

<sup>(6)</sup> *NTCP*, p. 44 : St. 14, 2-3.

<sup>(7)</sup> NTCP, p. 44: St. 14, 7-10.

<sup>(8)</sup> NTCP, p. 43: St. 3, 11-13.

<sup>(9)</sup> NTCP, p. 47: St. 36, 1-5.

- 10°. Sur un portrait de Saint Pierre, dans le temple de Ramsès II à Wadi Es-Sebu<sup>c</sup>, un graffito chrétien porte cette légende :

  ΠΕΤΡΟCΪ 2ΑΡΜΙ ΣΤΗ ΤΕΡΕΓΟΥΚΑ ΚΟ » δΡΑ

  « Pierre qui a les clés des 7 cieux » (1).
- 11°. Dans une grotte de Ğebel Adda, creusée au temps d'Horemheb et convertie en église par les chrétiens de Nubie médiévale, le mot apparaît dans une inscription difficile (2).
- 12°. Une inscription de Faras récemment publiée offre une autre attestation du nom du ciel :
  - + κ̄є : ῙῩ : x̄̄c : ABBA : 2APMΓΟΥΑΦΝ : EYAAIHCON : « Seigneur Jésus-Christ, Père des cieux, aie pitié » (3).

    L'inscription se poursuit en grec. Elle est datée par K. Michałowski de la fin du 10° siècle.

On est en droit d'espérer d'autres mentions d'un mot aussi usuel dans les textes inédits en provenance de Faras, Qaşr Ibrim et Ğebel Adda actuellement à l'étude (4).

§ 8. En dehors de ces textes chrétiens de Nubie, le mot, à ma connaissance, n'est plus attesté. Aucun mot ne va seul : il s'insère dans un ensemble socio-culturel donné; il dépend de tout un réseau lexical. Nous venons de constater que 2APMI est souvent couplé avec CKITGI.

Or il est intéressant de souligner la permanence, dans les dialectes nubiens modernes, des représentants de ce dernier nom de « la terre » ou de « la poussière », voire du « sable » :

v.-n. Ċĸitei; mahassi : *īskid* kenuzi : *ésked* dongolawi : *ésked* (5).

- (1) NTCP, p. 61: Es-Sabu : 4, 1.
- (2) NTCP, p. 65: Gebel Adda: 10, 7.
- (3) *IF*, pp. 495-496.
- (4) Sur ces sources nouvelles dont la publication est vivement souhaitée, on se reportera au plus récent état de la question par
- M. Krause, Neue Quellen und Probleme zur Kirchengeschichte Nubiens, dans F. Altheim et R. Stiehl, Christentum am Roten Meer, I, 1971, ch. 12, pp. 510-511 et 530-531.
  - (5) DNL, s.v. earth et &sk &cd.

Il est bien évident que ce mot autochtone, usuel, n'appartient pas comme tel à la représentation lexicale d'un univers religieux donné : il demeure.

Par contre, pour désigner le « ciel », les parlers nubiens modernes bien décrits ont eu, à une période antérieure, recours au mot arabe السَمَاء . Pourquoi ce traitement différent frappe-t-il ce mot-là?

Je présume que l'islamisation progressive de la Nubie <sup>(1)</sup> a fini par imposer dans les parlers nubiens un nombre considérable de concepts arabes et surtout de concepts religieux privilégiés, sentis comme originaux ou incompatibles avec ce qui n'était pas eux.

Entre autres, retenons cet exemple : en nubien médiéval chrétien, les notions de sacré et de sainteté se trouvent contenues dans la base  $\square \text{cc}^{-(2)}$ . De nos jours, les parlers modernes utilisent des variantes de la racine QDS (arabe et pansémitique).

Un type de conception du sacré peut repousser l'autre quand historiquement s'opère sur une aire géographique donnée une mutation d'ordre religieux; cela se répercute dans le lexique qui touche au sacré, au religieux, voire à l'éthique. Sur le plan lexical, le « sacré » du chrétien de Nubie n'a pas résisté aux coups de boutoir de l'Islam. Le fanatisme aidant, et quelle religion n'en nourrit pas chez ses féaux, tels mots plus «chargés» que d'autres seront frappés d'ostracisme ou de tabou : rien n'endigue ce processus.

De même 2APMI devant sema tombe en désuétude car, face à l'Islam, c'est tout un complexe lexical spécifiquement chrétien qui s'est disloqué.

§ 9. Après ce panorama positif et négatif sur le mot 2APMI, revenons au point qui fait encore difficulté : la question du déplacement sémantique copte « voix du ciel » > vieux-nubien « ciel ».

Ce phénomène est fréquent dans les emprunts.

- 1°. Le nom de l'« arc-en-ciel » attesté en nubien M. amros, D. amros (variantes : amºros et armos) (3) dépend du grec öμερος « pluie », « averse »; l'arc-enciel est signe de pluie : le déplacement de sens s'est produit à l'intérieur du même champ sémantique.
- (1) U. Monneret de Villard, Storia della Nubia cristiana, Roma, 1938, ch. VII et suiv. passim.
- (2) NTCP, pp. 123-124; GNG, p. 186 b.
   (3) Lepsius, NG, p. 431; Armbruster, DNL,
   p. 14 et DNG, § 2393.

169

2°. — Toujours en nubien, selon les dialectes, M. fagōn, fagūn (1), K. bógon (2), D. bágōn (3) désignent l'« été ». L'étymon le plus vraisemblable est le grec Παχών ου (?) la forme bohaïrique πλχων (influencée par le grec qu'elle transcrit): ce ne peut être directement l'une ou l'autre des variantes dialectales coptes qui ont toutes le -c final étymologique (cf. l'arabe بشنس) (4). Dans cet exemple, le nom d'un mois (le 9° du calendrier égyptien) est appliqué, par extension de sens, à toute une saison, après emprunt.

Par métonymie, le tonnerre théophanique de la Bible et plus spécialement du Nouveau Testament est assimilé au lieu où réside le Dieu biblique, le ciel où est remonté le Jésus des Evangiles et d'où se manifestera le Christ de la Parousie, cette « voix du ciel » étant dans les textes le signe même de la puissance transcendante de Dieu.

§ 10. Force nous est ici de supposer que ce mot expmi a été emprunté sous la pression d'une nécessité profonde, car il s'est lexicalisé, sa fréquence le montre. Nécessité — selon nous — d'ordre religieux : s'agissait-il de bannir un nom usuel du ciel « païen »? S'agissait-il de combler un vide lexical? La langue avait-elle un lexème spécifique pour « ciel »? Cela demeure en suspens.

Or le vieux-nubien eut recours au copte pour nommer ce « ciel » de sa nouvelle foi.

§ 11. Pour pénétrer plus avant le sens de cet emprunt, on peut le réinsérer dans l'ensemble lexical du vocabulaire théologique attesté en vieux-nubien. On constate dès lors que, pour ce domaine précis, les aires de provenance des «allolexes» (mots étrangers assimilés ou non; usuels ou occasionnels) sont les langues de la littérature chrétienne dans la mouvance desquelles la Nubie a vécu : le grec et le copte.

<sup>(1)</sup> Lepsius, NG, p. 435.

<sup>(2)</sup> Murray, *ENCD*, p. 18.

<sup>(3)</sup> Armbruster, DNL, p. 27 et DNG, § 2389 : signalons ici l'erreur qui s'est glissée s.v.  $bág\bar{o}n$  (DNL), p. 27) : lire بشنس et

<sup>.</sup> بَوُونة non

<sup>(4)</sup> Cf. W. Westendorf, Koptisches Handwörterbuch, fasc. 2, p. 156, s.v. HACHONG et la note 1 qui mentionne bágon (Vycichl, BiOr 21, 307).

Grec judéo-chrétien	Copte	Vieux-nubien :	fréquence relative.	Parlers modernes de Nubie
άγγελοε		<b>λιτελος</b> (Ιλ)	3	
ἀπόστολος		апостолос(іл)	3	
παρθένος		пароенос(12)	5	
διάβολος		AIABOAOC(IA)	1	
σατανᾶs (< hébreu)		CATANAC(IA)	1	
πάππας		папасі	3	
μάρτυρος		мартурос(12)	2	
ἀρχιερεύε		apxhiépeoc(IA)	3	
iερεύs		iepeoc(ix) ~		
·		160C	9	
ἄγιοs		<b>λΓΙΟC</b> (Ι <b>λ</b> )	1	
λαϊκός		AAĨKOCCI	1	
κόσμο <del>s</del>		космос(іх)	19	
παράδεισος		парадеісос(іа)	3	
•	фараваі (ou var.)	የአየM1	12	
	емите (A.A <sup>2</sup> .)	ементе	1	
χριστιανός		XPICTIÁNOC	n	
<b>Ε</b> λλην		6XXHN	n	
εὐαγγέλιον		εγληγέλ	2	
ἀποστολικόν		апостолог(n)	4	
ἰῶτα		ϊωττλ	1	
<b>π</b> ανών		KANON	1	
μυστήριον		мүстнр	4	
πιστεύω		πζτεγ-	6	
	NABE (Sf.A.A2.)	Емпе	12	nābē (M.K.D.)
	егфет (В.)	арфа[е]	1	
	т+зеиете (S.)	эжиозот	1	
άρτος		aptoc(1a)	2	
	нпр	орпа	3	
μάννα (< hébreu)	•	MANNA	1	
τραπέζα		трапіс	3	
θυμιατήριον		тіміатр	1	
1 '1		•		

Grec judéo-chrétien	Copte	Vieux-nubien:	fréquence relative.		Parlers modernes de Nubie
εἰκών			1		
θρόνος		оронос(ід)	2		
σταυρό <i>s</i>		CTAYPOC(IA)		n	
(ἐκκλησία)		кссе		22	kisse (M.)
κυριακή		күріаке	3		kiragē (M.); kirage∪ (D.)
τρισάγιον		TPICALION	1		
Фан	λ	CIAGA	2		
0 ሃ ል	фте	ογλωτω	1		
ψάλλω		<b>4222-</b>	1		
ἀλληλούϊα (< hébreu)		λλλΗλΟΥΙλ			
,		λλλίλογίλ	2		
αμήν		AMHN		8	

Voici donc, regroupés un peu arbitrairement, des «allolexes» qui désignent (a) des protagonistes importants du drame chrétien, (b) le théâtre terrestre et céleste de ce drame, (c) le credo du chrétien en ce monde, et (d) la liturgie qui est centrée sur l'Eucharistie (1). De tous ces mots, deux seulement se sont lexicalisés et restent usuels dans les dialectes modernes vivants : kiragē (M.D.) « jour du Seigneur » (cf. « dimanche » < dies dominicus) et nābē (M.K.D.) « péché », déjà assez fréquent dans les textes en vieux-nubien. Kisse « (ruine d'une) église » est un fossile fixé dans la toponymie : ce lexème n'est ni usuel ni vivant; c'est le souvenir d'un âge révolu, un peu comme, dans la toponymie de la France d'oc et d'oil, les bases Castel- (Castelnau, Castelsarrasin ...) et Château- (-neuf, -Gaillard, -giron ...), ou, remontant à la strate toponymique gauloise, la base -dun (< dunu[m]) dans Dun-le-Palestel, Issoudun, Châteaudun ...

(1) Pour l'ensemble et le détail de ces mots, voir l'Index I de *NTCP*, pp. 86-126, s.v.; voir *ibid*. pp. 68-70 et *GNG*, pp. 171-187. — Sur κcce < ἐνκλησία? Griffith lui-même laisse planer un doute (*NTCP*, pp. 70-71); voir Murray, *ENCD*, p. 100, s.v. kissē. Sur kiragē et variantes dialectales, Murray, *ENCD*,

p. 99; sur *nābe* et variantes, Murray, *ENCD*, p. 127. — Dans le calcul de fréquence des mots précités, nous avons dépouillé *NTCP*, *CDN*, *IF* et l'article de Zyhlarz, publié dans *Studies* ... *Griffith*, pp. 187-195, *Neue Sprachdenkmäler des Altnubischen*.

Dans la liste qui précède, les mots de fréquence relative notable, exceptionnellement, demeurent dans un ou plusieurs des parlers modernes ou sont supplantés par des lexèmes d'origine arabe, tels :

16P60C « prêtre » mais en mahassi : kāhin ou gasīs (1);

KOCMOC « le monde » remplacé par dunya;

« ciel » remplacé par sema (ou variantes).

2λρΜΙ n'est donc pas une transcription occasionnelle calquée sur la langue donneuse (grec/copte), type λρΤΟC ou ÉMENTE; ce n'est pas non plus une transcription sans refonte de grande fréquence relative du type κοςμοςλ, CTλγροςλ: c'est un emprunt refondu tant sur le plan de la phonétique que sur le plan de la sémantique, d'où cette étude: le seul phonème 2 indiquait un emprunt.

### III

### VALEUR DE L'EMPRUNT.

- § 12. Le déplacement sémantique que nous saisissons dans le passage même de **2APABAI** à **2APMI** nous est ici l'occasion de rappeler la généralité de ce phénomène linguistique dont les causes et les modalités sont encore assez peu explorées pour elles-mêmes (2). S'agit-il d'un vocabulaire qui touche mythes, théologies, religions, les changements de contenu dans les mots hérités d'une période de communauté linguistique et dans les emprunts sont parfois aussi complexes qu'imprévisibles.
- 1°. Ainsi, héritage de la symbiose indo-iranienne, « le mot qui veut dire « Dieu » en sanskrit (deva) en vient à signifier « démon » en avestique, cependant qu'à l'inverse le terme iranien pour Dieu (ahura) est celui qui en sanskrit désigne un démon! » (3).
  - (1) Lepsius, NG, pp. 338 et 309.
- (2) Sur cette question, on consulte toujours avec profit l'ouvrage ancien de E.H. Sturtevant, Linguistic Change. An Introduction to the Historical Study of Language, with a new introduction by Eric P. Hamp, Chicago, 1917 et 1968: la bibliographie citée par Hamp est précieuse. Une synthèse plus récente sur

les différents types de changements sémantiques en général est présentée dans l'ouvrage de S. Ullmann, *Précis de sémantique française*, Bibliotheca romanica, vol. IX, Berne, 1952, 4° édition 1969, voir l'index p. 341.

(3) Le Veda, textes réunis et présentés par J. Varenne, dans la collection Le Trésor Spirituel de l'Humanité, éd. Planète, Paris, 1967, p. 25.

- 2°. Combien de siècles d'élucubrations théologiques et de visions mystiques séparent les « (serpents) brûlants » des déserts que la peur populaire a magnifiés comme des êtres de légende, les serāphīm de la Bible (1) et le Séraphin crucifié contemplé par le Poverello en extase? Toute l'évolution du mot est supportée par un texte-clé : la vision d'Isaïe (2). Le reste sera affaire de théologiens, de Saint Paul à la Scolastique; et l'Eglise exaltera en Saint Bonaventure son Doctor seraphicus, une des gloires de l'Ordre séraphique (Franciscains). Si l'on en croit les hagiographes, un élu qui va s'éteindre en « odeur de sainteté » est parfois visité grâce suprême par un « sourire séraphique » …
- 3°. Ne quittons pas d'aussi subtils compagnons : qu'est-ce qu'un « ange » au point de vue de la philologie? Le mot ange avec toutes ses acceptions primes ou dérivées renvoie au latin ecclésiastique angelus (Vulgate), lui-même calque formel et sémantique du grec ἄγγελος; ce dernier est un mot grec ancien, usuel et sans contenu religieux : il désigne la fonction de « messager »; le sens que nous connaissons à ange provient de la traduction des LXX (Septante) où ἄγγελος rend l'hébreu biblique mal'āk, τος, dont le sens premier a été « envoyé », « messager », puis « messager de Iahvé»; enfin, avec le développement ultérieur du prophétisme, de l'angélologie et de l'apocalyptique juives, le mot a fini par désigner ces êtres intermédiaires, ces médiateurs dont la définition théologique a tant intrigué Saint Thomas d'Aquin, Docteur angelicus!
- 4°. Les interactions et le profil historiques de l'ensemble Has-Satan (γυμπ) « l'Accusateur » / σατανᾶs / Satan / satanique d'une part  $\delta\iota\dot{\alpha}\beta o\lambda os$  « calomniateur » (traduisant Has-Satan) / diable / diabolique / Iblis etc... d'autre part sont aussi complexes : quelques passages bibliques sont à la source de la diffusion de ces mots dans la plupart des langues de la Chrétienté d'Orient et d'Occident (3). Comme ἄγγελοs,  $\delta\iota\dot{\alpha}\beta o\lambda os$  est un mot grec investi par la traduction des LXX d'un contenu nouveau, d'origine biblique : c'est un emprunt de sens.

```
(1) Nombres, 21, 6-10; Deutéronome, 8, 15; Isaïe, 14, 29; 30, 6. Sur sfr, srrf, sfrr en Egypte, BIFAO 62 (1964), pp. 15-18.
```

(3) Job, 1, 6 et suiv.; Zacharie, 3, 1-2; 1 Chroniques, 21, 1; Jean, 8, 44; 2 Thessaloniciens, 2, 9; Apocalypse, 12, 7 et suiv.

<sup>(2)</sup> Isaïe, 6, 2,6.

5°. — Même phénomène pour *Lucifer*: cette désignation du « Prince des ténèbres » est une antiphrase incompréhensible, si l'on ignore qu'à la suite de la *Vulgate* le Pères latins ont appliqué à l'Ange déchu une épithète prophétique d'un roi de Tyr, dont l'orgueil est fustigé dans un oracle.

6°. — Gêv' (Bén) Hinnôm > Géhenne. — Le toponyme d'âge cananéen dont parle l'Ancien Testament (Josué, 15, 8; 18, 16; Néhémie, 11, 30) et le tophéth de Gêy Hinnôm, lieu de culte du Moloch cananéen où l'on brûlait les enfants, se voit frappé de malédiction par le prophète Jérémie et le code du Lévitique (Jér., 7, 31-32; 19, 2; 6, 11-14; 32, 35; 2 Rois, 23, 10; Lévitique, 18, 21; 20, 2-5). Mais les textes-clés des Evangiles consacrèrent l'étape décisive de l'évolution sémantique qui amène Géhenne à désigner l'Enfer du chrétien (Matthieu, 5, 22 et Marc, 9, 43 et suiv.). Avec την γέενναν τοῦ πυρός, gehennam ignis (Vulgate), la «géhenne de feu» est devenue — les prédicateurs de terreur, crainte et tremblement aidant — le symbole même des tortures infernales. Rivé à l'imagination populaire, ce mot a contaminé définitivement le vieux-français gehine « torture », « tourment », dérivé de gehir, jehir « avouer », lequel repose sur une base francique (cf. vieux haut allemand jehan « avouer »); gehine, geine et gehenne ont abouti à gêne. Entre le 15° et le 17° siècle, la confusion formelle et sémantique est accomplie : Bossuet emploie gêne pour « enfer » et pour dire « tourmenter », « gêner », Commynes met gehenner. Le français contemporain gêne / gêner a perdu tout lien explicite avec géhenne: on pourrait encore entendre ce dernier vocable dans le sermon d'un vieil ecclésiastique, mais le mot est moribond (1).

Au départ, un lieu-dit cananéen; longtemps, presque jusqu'à nous, l'Enfer chrétien; et bientôt, un souvenir : le mot est « exorcisé »!

7°. — Le grec παράδεισοs est un emprunt. La forme originelle est à chercher dans l'avestique pairidaēza (cp. babylonien : pardisu; syriaque : الْمُوْدُونُونُ ; hébreu biblique : قِرْدُونُونِ ; arabe : فِرْدُونِ ; mandéen : pardisa, pardasa) « parc », « jardin »

(1) Pour les liens historiques entre géhenne et gêne, voir s.v. Bloch et von Wartburg, Dictionnaire étymologique de la langue française, 4° édition, 1964. — Ajoutons que la langue arabe connaît pour désigner l'enfer deux mots Gehennam rése et Gahim res.

hérités de la tradition biblique; d'où, dongolais ğehénneb (DNL, 87 a); pour le mandéen guhnam, se reporter à E.S. Drower et R. Macuch, A Mandaic Dictionary, Oxford, 1963, p. 83. d'agrément (1). Le cadre de la Création en Genèse 2 est « un jardin en Eden » : chacun sait que ce  $\pi\alpha\rho\dot{\alpha}\delta\epsilon\iota\sigma\sigma s$ , « jardin-paradis » sera magnifié par toutes les traditions judéo-chrétiennes au point de désigner le « lieu » ou l'état de la récapitulation de tout dans le Christ, selon Paul de Tarse; le Jésus historique, sur sa croix, au témoignage de Luc, promet au condamné qui va, comme lui, mourir :

```
ἀμήν σοι λέγω, σήμερον μετ' ἐμοῦ ἔση ἐν τῷ παραδείσῳ.

Amen dico tibi: Hodie mecun eris in paradiso. (Luc. 23, 43).
```

Cette parole de Jésus appelle cet oracle de l'Esprit aux églises : l'Apocalypse cite Genèse 2, 9 en évoquant le bois de la vie qu'est pour le chrétien la Croix qui, proprement, rouvre le Paradis de Dieu :

Τῷ νικῶντι δώσω αὐτῷ φαγεῖν ἐκ τοῦ ξύλου τῆς ζωῆς, ὁ ἐστιν ἐν τῷ παραδείσῳ τοῦ Θεοῦ.

Vulgate: Vincenti dabo edere de ligno vitae, quod est in Paradiso Dei mei. « Au vainqueur, je donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu » (*Apocalypse*, 2, 7).

La réalité a dû être bien humble quand le mythe du jardin des origines naquit quelque part en Mésopotamie du côté de Sumer : décidément les mots — surtout les mots-clés d'une religion, d'une culture — nous donnent la dimension du Temps en nous forçant à faire parler les civilisations antérieures et à scruter, à travers leurs langues, leur pensée. L'histoire des mots est souvent un labyrinthe vertigineux comme le psychisme qu'aucun mot n'épuise et que chacun trahit. L'histoire du contenu des mots, en fait, oriente vers la saisie des points de rupture sémantique : à chaque étape d'un « virage » sémantique, qu'il y ait :

- diversification dialectale d'un lexème hérité d'une source attestée ou non,
- usage et usure interne d'un sens donné (extension, sens dits figurés ...),
- hybridation ou contamination de forme ou / et de contenu,
- calque sémantique (exemple :  $\delta\iota\dot{\alpha}\beta\delta\lambda\delta$  se charge du sens de Has-Sațan),
- emprunt,
- transcription pure et simple (exemple :  $\alpha \gamma \gamma \epsilon \lambda o s = angelus$ ),

(1) Cf. E.S. Drower et R. Macuch, op. cit., p. 363.

Bulletin, t. LXXIII.

**2**3

le lexème en question passe un « seuil » critique. Ou sa forme s'altère (expression) ou son sens se déplace (contenu) (1).

Les exemples qui ont été choisis ici appartiennent tous à un contexte religieux fort : toutes les religions qui se réfèrent à une littérature sacrée imprègnent intimement les cultures qui les vivent ou les adoptent historiquement et le choc de cette littérature se répercute plus ou moins dans toutes les langues qui en dépendent; Véda, Avesta, Bible, Coran ont été ou sont toujours de puissants vecteurs d'évolution sémantique. Chaque lexique reçoit les notions et les concepts du Livre sacré, mais chaque milieu lexical réagit à sa façon quand vient l'instant redoutable de nommer Dieu, l'Ange ou Lucifer, Satan ou le Diable, le Paradis ou la Géhenne, l'ÉMENTE ou 2APMI: le contenu de tous ces noms est biblique et chrétien; ce contenu ne dépend que du Livre pour l'essentiel, même si l'expression remonte en dernière analyse à des langues comme le grec, le latin, l'hébreu, l'avestique ou l'ancien égyptien.

<sup>(1)</sup> Sur cette formulation propre à la Analysis of Language, Studia Linguistica, « glossématique », voir Hjelmslev, Structural I, 1947, pp. 69-78.